Treizième Année | Juillet 1909 | Nouvelle Série N° 45

# LE VOILE D'ISIS

Revue d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

LE HASARD n'existe pas

Directeur : PAPUS

LE SURNATUREL n'existe pas

ABONNEMENT UNIQUE : 3 FRANCS PAR AN

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

*Nous commencerons dans le prochain numéro la publication* in-extenso *d'une brochure extrêmement rare intitulée :* **JEHOVAH, par l'abbé G. P. L.,** *contenant une étude cabalistique, par les nombres, sur le saint nom de Dieu et donnant des aperçus nouveaux sur la langue hébraïque.*

*Nous espérons satisfaire nos lecteurs en leur faisant savoir que nous publierons, par la suite, quelques documents inédits.*

SOMMAIRE



## *L'Accumulateur psychique*

*A propos de l'article de M. Bocquillet, paru dans le dernier numéro, nous recevons les deux lettres suivantes :*

M. Bocquillet propose une recherche captivante. J'avais moi-même, autrefois, proposé une investigation dans ce sens. Mais la difficulté offre plusieurs aspects :

1° On peut rechercher un dispositif recueillant, accumulant la force psychique humaine. Or il semble que cette force s'accumule à la surface des diélectriques, particulièrement du bois sec plutôt qu'à la surface des corps conducteurs. Il y aurait donc à voir si des miroirs concaves de bois sec, longuement imprégnés d'effluves par des magnétiseurs et des médiums favoriseraient les expériences psychiques. (Du Potet, dans le *Manuel de l'Etudiant Magnétiseur*, affirme que le papier, le carton, dévient, arrêtent, au moins pendant un certain temps, le fluide magnétique. Des miroirs concaves en papier épais ou formés d'une rame ployée, ou en carton seraient donc à essayer, également).

2° On peut rechercher d'autre part des moyens de dégager, d'accumuler dans une salle une grande quantité d'od, afin de seconder le fluide humain et d'en accroître la puissance. Reichenbach

nous affirme que l'électricité, le magnétisme minéral, les opérations chimiques, les végétaux, les animaux, dégagent de l'od. Il y aurait donc à user d'une de ces sources d'od, ou de plusieurs, ou de toutes à la fois, et de trouver, en tâtonnant, quelle serait la source ou la combinaison de sources la plus favorable à l'obtention des phénomènes.

3° On pourrait enfin employer simultanément les miroirs en bois accumulateurs de fluide humain et les sources d'od.

ALBERT JOUNET

---

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'ouvrage *Dans les Temples de l'Himalaya*, par Van der Naillen, traduction du Dr Daniel, contient la description d'un miroir magique qui semble se rapporter assez bien à la question posée par M. Émile Bocquillet, sur les « accumulateurs de force psychique », dans un précédent numéro du *Voile d'Isis*.

Ce miroir se compose d'une pièce de verre concave enduite de paranaphtaline.

D'après l'auteur, « cet asphalte, résultat de décompositions qui ont lieu sous la terre, vient à la surface du sol à l'état vierge. Il est sensible à toutes les « auras » ou effluves magnétiques du corps humain et les absorbe facilement. »

Or, comme tout sentiment germant à l'intérieur de la personnalité détermine une émanation de force psychique à l'extérieur, celle-ci s'emmagasine dans la paranaphtaline, laquelle, ainsi chargée, est isolée par deux corps non conducteurs : d'un côté, le verre ; de l'autre, une couche de vernis ou de gomme, « substance, ajoute Van der Naillen, repoussant les magnétismes ou les auras, quelle qu'en soit la nature. »

La force psychique reste donc intacte et accumulée jusqu'à ce que l'on permette son libre dégagement en enlevant la couche de vernis ou de gomme.

EL. STOWE

---

Depuis si longtemps que l'ouvrage d'Albert Jounet : *La Clef du Zohar* est attendu impatiemment par les Souscripteurs, nous sommes encore dans l'obligation de retarder la date de sa publication, *ceci par la faute de l'imprimeur*, et croyons, si toutefois aucun autre retard ne survienne, satisfaire nos clients dans le courant de juillet.

---

# De l'Aimantation Universelle

*(Suite et fin)*

La découverte de l'*Aimantation Universelle*, de l'électro-magnétisme, de l'électro-vitalisme est une théorie scientifique, neuve et originale entre toutes ; les assises reposent sur l'électricité, l'Aimantation, c'est-à-dire sur *la force des forces*, sur Dieu.

*Je sens, donc je suis*, j'ai des sens : je vois, j'entends, je goûte, j'odore, je touche ; mes sensations sont matérielles, substantielles, donc je suis, je suis un être sensible, une substance sensible !... donc, j'existe ; je suis un être sensible en mouvement.

Donc l'INFINI ou DIEU, dont je suis une monade, auquel j'appartiens, sent, est substance, existe, est en mouvement...

Toutes les parties intégrantes de sa substance infinie sont *douées de sensibilité* et *de mouvement !...*

Or, Dieu étant infini, ne peut augmenter, ni diminuer, donc toutes ses parties atomiques, immenses, doivent être liées ensemble, elles sont ainsi *infinies*, en tant que manifestations substantielles et ne font qu'un *tout infini ;* elles ne sont finies ou limitées, que comme formes perçues par nos sens bornés.

Nous savons d'autre part que *Dieu est éternel* et, dès lors, toutes ses parties visibles et invisibles pour nos sens, sont *éternelles, en tant que substance, et temporelles, comme temps et comme formes !*

Puisque Dieu n'a pas de formes, puisqu'il est tout et invisible, insaisissable, pourquoi ne serait-il pas l'électricité, la lumière, l'aither, qui infiniment dilué, subtilisé, transformé en essence invisible, impalpable, impondérable, renferme tout, occupe tout.

Pourquoi cet aither éternel, qui n'a dû avoir ni commencement, ni fin. Pourquoi cet aither, ne pourrait-il être Dieu !...

Dans une conférence célèbre sur les rapports de la lumière et de l'électricité, Henri Hertz a démontré à la 62e *Réunion*

*des Naturalistes et des médecins allemands*, tenue à Heidelberg en 1889, l'importance de cette découverte. « Ainsi le domaine de l'électricité s'étend à la nature entière, a-t-il dit. Il nous touche nous-mêmes : nous savons que nous avons réellement un organe électrique, l'œil. D'un côté, nous rencontrons l'action immédiate à distance. Dans une autre direction nous rencontrons le problème de la nature de l'électricité. Et immédiatement connexe avec ces problèmes, s'élève la question capitale de l'essence de l'aither, des propriétés du milieu, qui remplit l'espace, de sa structure, de son repos ou de son mouvement, de son infinité ou de ses limites. De plus en plus, il semble que ce problème domine tous les autres, que la connaissance de l'aither doive rendre accessible, celle des choses impondérables, et de plus, l'essence de l'antique matière elle-même, et ses qualités les plus intimes, la pesanteur et l'inertie. Et la physique actuelle aborde cette question, « si par hasard tout ce qui existe n'a pas été créé de l'aither. »

G. Vogt (1) considère les atomes de masse ou atomes primitifs de la théorie cinétique de la matière, comme des centres individualisés de concentration de la substance continue, remplissant sans intervalle l'Univers entier. La partie mobile élastique de cette substance comprise entre les atomes et répandue dans tout l'univers est l'aither.

D'un autre côté nous pouvons affirmer que Georg Helm de Dresde avait depuis longtemps formulé des vues semblables sur le terrain de la physique mathématique (2).

G. Helm démontre aussi, que pour expliquer l'action à distance et la radiation, il est nécessaire d'admettre seulement une matière l'*aither*, c'est-à-dire que pour ces phénomènes toutes les qualités qui peuvent être attribuées à une matière sont sans influence aucune (sauf la mobilité) et dans le concept de l'aither il n'est utile que de faire entrer cette même mobilité.

Le progrès dans la connaissance de l'aither qui n'est plus un fluide hypothétique, mais très certain, démontre d'une manière lumineuse, que l'espace vide et l'action des corps à distances sont des propositions erronées.

Nous savons aujourd'hui d'une manière certaine que l'espace infini de l'Univers est rempli par l'aither, bien que les atomes pesants et la matière pondérable, ne l'occupent pas tout entier. Aussi notre notion sur le temps et sur l'espace est bien différente de celle qui nous a été donnée il y a plus de cent ans par Kant. Voyons comment se comporte cet aither universel, actif à l'égard de la masse lourde et inerte (matière pondérable) que nous pouvons étudier chimiquement puisque nous la supposons constituée d'atomes, d'ultimates ou d'électrons. Aux atomes, ultimates électrons dernières particules de la matière pondérable inertes on peut attribuer un certain nombre de qualités ; ces atomes-masses arrivent finalement à une grandeur déterminée, si minime, qu'ils ne sont plus divisibles, qu'ils échappent par leur petitesse à la divisibilité ; ils sont indivisibles. — Quelle est leur forme, on la suppose avec raison, sphérique ; dans le sens de la physique, ils sont inertes, invariables et impénétrables peut-être à l'aither même.

La principale propriété de ces infiniments petits est leur affinité, la tendance qu'ils ont à se placer côte à côte, de se grouper en formes déterminées par des lois naturelles.

Le grand chimiste W. Crookes a dénommé la substance *hypothétique* (?), que nous nommons *Aither*, matière primordiale, l'*akasa* des Hindous, Crookes disons-nous la dénomme *Protyle*.

Cette matière primordiale, cette substance primitive base de toute matière pondérable permet de transmuter les métaux artificiellement, car il est probable, sinon certain, qu'ils se transmutent dans le sein de la terre, tout

1. *Das wesen der electricität und des magnitismus auf Grund eines einheitlichen substanzbegriffes*. Leipzig, 1891.

2. *In Annalen der Physik und chemie, 1881, XIV. — Ueber die Vermittelung der Fernwirkungen durch den Aether.*

naturellement ; celui-ci étant un vaste creuset.

Bien des savants ont prétendu que ces deux substances primitives sont en antinomie ; nous ne le pensons pas ; nous croyons au contraire, que l'aither (*akasa*) a précédé et engendré la masse pondérable et que réciproquement elles se transmutent l'une en l'autre, c'est-à-dire, qu'elles ne seraient qu'une seule et même chose.

Si nous ne connaissons ni l'électricité, ni l'aither, ni la lumière, connaissons-nous mieux, l'aimant et l'aimantation, l'aimantation Universelle.

– Pas le moins du monde !

Connaissons-nous le pourquoi de l'aimantation ; de ses propriétés, de ses facultés, de ses bienfaits généraux et particuliers.

Qu'est ce donc que l'aimant ? Pourquoi attire-t-il le fer ? Pourquoi a-t-il la propriété de guérir, de véhiculer pour ainsi dire des influences si bienfaisantes dans certaines maladies, dans les maladies si nombreuses du système nerveux par exemple.

Nous supposons, nous, que l'électricité contenue dans l'aither est la cause première et spontanée du mouvement premier fini ou infini. C'est de cette cause première que naissent les causes secondes et cette cause repose sur sa dualité *attractive* et *répulsive* à la fois, qui est manifestée par ses pôles positif et négatif.

L'électricité se révèle de plus en plus à nos sens ; tous nos sens ne la saisissent pas, il est vrai, à l'état matériel ; mais nos *oreilles* entendent l'éclat du tonnerre, nos *yeux* sont frappés par celui des éclairs, et sous l'influence des courants formés par son fluide, nos *muscles* se contractent ; et tandis que notre *odorat* perçoit ses odeurs, notre *palais* (notre goût) perçoit ses molécules sapides, enfin notre *toucher*, perçoit sous toutes ses formes, ses manifestations (étendue, résistance, dureté, mollesse, etc.).

L'électricité est bien la force infinie, la cause première de tout ce qui existe ; on pourrait la dénommer soit *l'aimant infini*, soit *l'automoteur infini* ou Dieu, car toutes les forces connues sont dépendantes de sa puissance, de son pouvoir, puisque la *Pesanteur* par exemple n'est en somme que l'action de l'électricité se manifestant par l'attraction ; puisque le Galvonisme et le magnétisme ne sont que des variations du fluide électrique et lui sont imputables par le résultat de leurs actes, à tel point que d'après Œsterd, Ampère, Arago et quantité d'autres physiciens et astronomes on doit confondre ces deux termes : Electricité et Aimantation ; puisque la *cohésion* et *l'affinité* ne sont que des actions ou mouvements attractifs moléculaires et atomiques ; la *Gravitation* n'est que l'attraction et la répulsion des astres entre eux sous l'influence électro-magnétique *de leurs états* et *de leurs pôles positifs* et *négatifs* ; la *chaleur* naît du frottement, de la percussion, de la torsion ou de tout autre mode ou action produisant le *fluide électrique*, la chaleur ou calorique n'est qu'une accumulation de ce fluide à la surface du corps, accumulation qui favorise l'action chimique ou combinaison de l'oxygène et du carbone en donnant lieu à la lumière, qui avec une vitesse de 100.000 lieues par seconde égale la vitesse de l'électricité, or la lumière n'est qu'une condensation, une accumulation d'électricité à tous les degrés imaginables. Si le soleil est un noyau d'accumulation d'électricité, si les étoiles, les astres, toutes les planètes ne sont que des condensations d'électricité, si l infini firmament, les espaces azurés ne sont que du fluide électrique créant l'aither ; enfin si tous les animaux, tous les végétaux et les minéraux, ne sont que des manifestations matérielles de l'électricité, ne peut-on pas avancer avec quelque vraisemblance que l'électricité est bien la force infinie, la cause première de tout ce qui existe, des causes secondes, en un mot que c'est Dieu ; et c'est peut-être pour cela, qu'aucun savant n'a pu encore dire, et le pourra-t-il jamais, ce que c'est que l'Electricité et qu'on ne le saura jamais, si comme nous le pensons, c'est l'Être suprême.

L'Electricité constituerait donc, d'a-

près nous, l'infini, l'Absolu, ce qui nous permet de dire que notre théorie peut parfaitement réunir, concilier les matérialistes et les spiritualistes.

La cause du principe actif ou moteur de l'électricité repose sur ses propriétés attractives et répulsives, vitrées et résineuses manifestées à la plus grande partie de nos sens, par ses pôles ; or, c'est par ceux-ci qu'elle a engendré de toute éternité et qu'elle ne cesse d'engendrer le mouvement qu'on pourrait démontrer, d'après la théorie d'Ampère. L'attraction et la répulsion des molécules les unes sur les autres, leur division à l'infini sont les principes actifs de l'Infini, agissant sur sa propre sensibilité.

Nous mettions la dernière main à notre ouvrage, quand il nous est tombé sous la main l'opuscule de Ernest Hœckel : « Le Monisme » dans lequel nous trouvons une note page 63, qui montre bien que le savant matérialiste admet l'existence d'une Divinité, et fait curieux, celle-ci ne serait, comme nous venons de le dire nous-mêmes, que l'aither ; voici le passage en question (1) :

« Les manifestations les plus rudimentaires de la nature inorganique et les plus développées de la vie organique peuvent se ramener également aux mêmes forces naturelles, et puisqu'en outre elles ont un commun fondement dans un principe originaire unique qui remplit l'espace infini de l'Univers, on peut considérer ce dernier, l'aither Universel, comme une divinité universelle et formuler comme conséquence cette proposition : « La croyance en Dieu est conciliable avec les sciences naturelles. »

Nous sommes très heureux de nous être rencontré avec le savant matérialiste Ernest Hœckel, qui sur la fin de sa vie a daigné croire ainsi à un Etre Suprême.

En terminant cette courte introduction, nous dirons donc, le Grand Dieu, l'Inconnu et l'Inconnaissable, celui que les Hindous dénomment *Parabrahm* est totalement inconnu de l'Homme, il ne saurait en parler ; mais nous pouvons bien admettre, que le Premier logos est l'Electricité et le Second la lumière ou la chaleur, le mouvement, ce qui est tout un.

Ernest Bosc

1. *Le Monisme. profession de foi d'un naturaliste*, p. 63, une brochure in-12, Paris, Schleiher frères.

---

# Hâtha Yoga et Râja Yoga

(*Suite et fin*)

Nous avons vu que le Râja Yogî a soin de purifier son corps en tout et aussi par une nourriture *satvie* aux vibrations harmonieuses et réglées, et il s'abstient naturellement de toute chair animale, source de maladies, et qui de plus fortifierait et augmenterait ses passions, au lieu de les diminuer, sans compter la mort qu'il causerait à de pauvres animaux innocents. Il ne se fait pas ascète pour cela, mais il mène une vie basée sur la *Modération* en toute chose. Loin de fuir le monde il le recherche comme lui servant de champs de bataille où il peut pratiquer ses vertus et vaincre ses passions. La purification de l'âme se fait par la pensée, par la Méditation, et je dirai, en passant, que rien au monde n'est aussi difficile que méditer, et qu'il s'en faut de plus d'une incarnation pour y parvenir. Si par hasard on fait des progrès marqués dans cette vie, si cela démontre que l'on a pratiqué la Méditation dans une vie antérieure. Celui qui commence à méditer pour la première fois se trouve assailli comme par une légion de furies en forme de pensées, elles se ruent sur lui, l'écrasent pour ainsi dire. Il les chasse, elles reviennent au galop et en double force. Bientôt il ne sait plus où il en est, et il arrive à la triste conclusion qu'il ne sait pas penser du tout. Il ne se trompe guère car nous somme submergés dans un Océan de pensées d'autrui et auxquelles nous donnons la libre entrée, nous souciant fort peu si une pensée nait de nous ou non, ne le sachant même pas. A notre époque où tout va par l'électricité nous n'avons pas le temps d'analyser. Le Râja Yogî en pense autrement. Il

prend son temps à étudier tous les obstacles et se munit de précautions afin de les amoindrir autant qu'il lui est possible de le faire. Il sait aussi qu'il n'y a que deux moyens pour arriver, *Abhyasa* (exercice sans relâche) et *Vairâgya* (impassibilité). Il parle peu, pèse ses paroles, s'entraine à analyser sa pensée, à ne jamais argumenter, à lire peu mais en réfléchissant beaucoup, à étudier seulement ce qui peut l'avancer dans son évolution, dans son perfectionnement. Il fixe son attention à la moindre action de sa vie de chaque jour, la scrute et l'envisage sous ses divers aspects. Et tout cela l'aide *énormément*. Il choisit pour sa Méditation une heure où il est sûr de ne pas être interrompu et ne la manque *jamais*, et il s'arrange un siège dans un coin de sa chambre à cet effet et que nul autre que lui ne doit occuper.

Suivons un peu sa Méditation sur : l'amour du Prochain ». — Il aime Dieu de toutes les forces de son âme et son prochain de même ; du moins il le pense, et pour en être absolument sûr, il se met à méditer là-dessus. Il passe en revue ceux qu'il connaît et trouve avec étonnement que son affection pour eux varie considérablement. Toute une gradation commençant par l'amitié et finissant par l'indifférence. Il est obligé même d'aller plus loin et de s'avouer qu'il y en a parmi eux qu'il déteste, cordialement. Voilà une belle découverte ! Et ce n'est pas tout encore. — Quoi à cause de ses frères qui se roulent dans l'égout, qui volent et même tuent leur semblable ?... Les aime-t-il aussi ?... Et leur tendrait-il la main pour les relever de la fange au vu et su de tout le monde, sans se soucier du qu'en dira-t-on ?... Comment va-t-il s'y prendre pour résoudre ces problèmes ? Il sait qu'en méditant profondément la lumière va se faire jour à travers les ténèbres. En se scrutant consciencieusement il se trouve avoir les mêmes défauts qu'il se plaît à blâmer tellement chez les autres, et il se promet bien de les corriger en lui-même et d'être plus indulgent envers autrui. Il sait de plus que rien ne lui arrive de bon ou de mauvais que ce qu'il mérite, et que l'ennemi qui le poursuit de tracas et de tourments n'est qu'un instrument de *Karma*, dont elle se sert pour le punir des fautes commises, et que pour cette raison il ne doit pas haïr, mais le plaindre plutôt, car à son tour il aura à souffrir pour les tourments et le malheur qu'il cause. De même le malfaiteur ne lui cause pas d'aversion du tout, comme on pourrait le croire, car son cœur est rempli d'une compassion immense envers ces pauvres âmes non-évoluées et qui ne font que commencer leur pèlerinage et leur apprentissage, et il se souvient qu'il a dû passer par là lui-même dans des incarnations bien éloignées de celle-ci, aussi que la sagesse ne se gagne que par la souffrance. Car chacun est le maître de sa destinée en formant son caractère par la pensée, par la parole et par l'action, et si seulement nous voulions faire des efforts dans la bonne direction, un avenir glorieux serait notre récompense dans une autre vie. Imitons donc le Yogî, méditons beaucoup et toujours, surtout sur *l'Amour du Prochain* et nous arriverons à cette perfection.

Il ne me reste à ajouter que la *Concentration* suit la Méditation. Concentrer c'est fixer l'attention sur une idée sans en dévier, la tenir aussi longtemps que possible, puis la laisser choir, ne plus penser du tout, et attendre, ce qui viendra. Contemplation c'est s'unir à *l'objet aimé* en s'élevant par la prière, c'est *l'Union de la créature à son Créateur.*

ANNA FIRMIN

---

ERRATA

Dans l'article de juin p. 80 il faut lire : 7me *Race* de la 7me *Ronde* de ce Manvantara, et plus loin lire : 5me *Race* de la 4me *Ronde*.

---

*Nous annonçons la prochaine apparition de la* traduction *de* la Monade hiéroglyphique *de* JEAN DÉE, *traduction faite par les soins de* M. GRILLOT DE GIVRY.

*Ensuite nous donnerons à nos fidèles clients la* traduction *de l'œuvre entière de* PARACELSE. *Nous reviendrons sur ce sujet en temps et lieux.*

# Etude sur le Mysticisme

(*Suite et fin*)

Une autre idée, dont les sceptiques se servent comme d'une arme solide contre les gens à visions, c'est celle du jugement dernier, du règne de mille ans. Non seulement depuis le xi^e siècle, mais depuis l'époque des moines égyptiens, des Antoine, des Pacôme, — en passant par les gnostiques, par les Vaudois, par les Albigeois, par les saints et les saintes du catholicisme, par les illuminés laïques, par les mystiques luthériens ou calvinistes, — il n'est pas un contemplatif ayant été en relations avec l'Invisible qui n'ait vu le jugement dernier comme devant avoir lieu tout de suite, dans vingt ans, dans cinquante ans. Les livres à révélations se sont succédés par centaines, pas un ne manque à observer cette coutume. Et les positivistes de rire. Ils n'ont pas tout à fait tort; et cependant leurs adversaires sont très excusables.

Il faut noter tout d'abord ceci: Le Maître a dit, parlant de Lui-même : « Je viendrai comme un voleur. » Donc, personne, pas un homme ne peut savoir l'époque de son apparition comme Juge de la Terre, — ni le moment de sa descente dans les profondeurs de l'âme. De plus, la terre, je le répète, ne vit pas d'un bloc. Quand l'homme mange et digère, il pense avec moins d'intensité ; quand il court, il ne peut pas manger, et ainsi de suite. Donc, les jugements, c'est-à-dire les mises au point, les balances dans la physiologie humaine sont partielles. Il en est de même pour la planète.

L'Atlantide a été jugée autrefois ; l'empire des Césars, celui de Charlemagne, l'Egypte, la Perse l'ont été aussi ; mais cette reddition de comptes locale, particulière, n'est pas celle dont parle le Livre évident. Autre chose encore. Quand une âme humaine suit en esprit le chemin du Christ, elle est semblable à une voiture qui arrive au but bien plus tôt que le piéton : elle passe des étapes spirituelles en avance sur le gros de la famille d'âmes à laquelle elle appartient ; elle joue le rôle d'éclaireur, d'explorateur ; elle arrive même, si elle est constante, à aller plus loin que n'ira pour le moment sa famille. Il est alors tout naturel qu'elle vive en avance certaines scènes invisibles que sa famille vivra un siècle ou deux plus tard : le jugement est une de ces scènes ; et comme l'âme de l'homme est quelque chose de très haut, il n'y a véritablement que le plan divin, que le Trésor de lumière qui puisse lui commander. Il n'est donc pas étonnant que ces visions aient lieu avec un appareil de splendeur et de majesté tellement grandes, tellement supérieures au plan du cerveau, qu'ensuite, si le mystique veut les faire connaître, son intelligence éblouie prenne comme universel un phénomène particulier à quelques créatures seulement.

Nous avons supprimé dans les extraits qui vont suivre tout ce qui se rapporte à ce sujet ; et de telles lettres sont fréquentes dans la correspondance de Salzmann ; nous devons ici encore un mot d'explication au lecteur.

On a toujours le tort d'étudier la mystique dans des livres qui ne sont eux-mêmes que des commentaires du seul Livre indispensable. Les mystiques, les théosophes, les illuminés, à quelque école qu'ils appartiennent, sont, on ne saurait trop le répéter, des êtres d'exception, dont le chemin est extraordinaire. Tout le monde ne peut pas y passer. Leur racine, leur source, c'est l'Évangile ; mais ils en ont trop souvent compliqué ou obscurci les enseignements. Il n'y a pas de passage dans l'Evangile qui ordonne de devenir visionnaire ou thaumaturge pour être sauvé ; partout, au contraire, on nous demande de suivre le petit chemin vulgaire, prosaïque et lent ; la mystique elle-même, j'oserais presque dire qu'elle est une invention des hommes. Le Père nous mène comme il lui plaît ; mais nous ne savons pas ce qui nous est bon ou mauvais. Les révélations, les voix, les lumières, nous pouvons tout juste discerner si cela vient d'En-haut ou d'En-bas; et encore nous

trompons-nous souvent, ou nous ne comprenons pas. Ainsi je souhaite de tout mon cœur que la lecture de ce petit livre, et des autres de cette même collection, amène le chercheur mystique à la satiété des livres : quand il en sera là, il aura plus de forces à consacrer à l'étude directe de la vie, à la constatation et à la réforme de ses propres monstruosités. C'est un grand résultat que de se connaître ; c'est le véritable point de départ en même temps que le suprême aboutissement.

* * *

Nous n'avons pas à nous occuper ici du côté maçonnique politique et magique de l'activité spirituelle de l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle. Du côté pieux ou mystique, c'est l'institution du comte de Zinzendorf, les frères moraves ou Herrenhûter, qui a exercé dans le peuple l'influence la plus considérable et la meilleure ; ils existent encore aujourd'hui. En outre, on trouve un peu partout, en Suède, au Danemark, en Hollande, en Russie, des sociétés locales où la doctrine biblique est très pure; la plupart d'entre elles continuent sans bruit leur existence; le Würtemberg abrite une société de séparatistes disciples de Boëhme; Young-Stilling, l'auteur de la *Théorie du discernement des esprits*, inspirait à Bâle une société de spiritisme. La Suisse fournit un certain nombre de penseurs remarquables. Le Français Saint-Georges de Marsay y habita longtemps vers la fin du règne de Louis XVI ; son principal élève, le comte de Fleischbein y forme le célèbre Genevois Dutoit-Membrini, auteur de traités théosophiques estimés, sous le nom de Keleph-ben-Nathan ; l'influence de ce dernier s'étend jusqu'à Alexandre Vinet. Herbort, conseiller des forêts à Berne, étudie la Kabbale, Khünrath, Boëhme, Eckartshausen et surtout l'alchimie; Vœgelin, de Zürich, Silbermann, Ringier Burckhardt suivent les doctrines de Boëhm, dont Jean Henri Vœgelin s'enquiert aussi minutieusement, ainsi que de la Kabbale et de l'alchimie pratique; ce dernier fait preuve dans ses études d'un discernement très sûr, il compare Gichtel et Me Guyon, la Sophia de celui-là et la Mère de Grâce de celle-ci. Mais il connaît peu la Maçonnerie; il prend Sincerus Renatus (J.-S Richter) pour le chef des véritables Rose-Croix.

Au contraire, le clan Lavater, Oberlin, Jung-Stilling, Salzmann s'occupe activement de Loges et de rituels. Ce dernier, dans son expatriation volontaire pendant la Terreur, visite les Willermoz de Lyon ; Saint-Martin l'avait sûrement initié pendant son séjour à Strasbourg aux théories de Martinès de Pasqually. Cette ville fut, en effet, pendant la tourmente révolutionnaire, un centre excessivement actif ; pendant les trois années 1788 à 1791, le philosophe inconnu y rencontra la baronne d'Oberkirch, Mmes de Boecklin, de Razenried ; Mme Westermann et Mlle Schwing, qui avaient des extases ; Oberlin, le frère du pasteur du Ban de la Roche, Blessig, Haffner, Pleyel le luthier, de Wittinghof, parent de Mme Krüdener, que Saint-Martin vit en outre à Paris en 1803 ; le major de Meyer dont le rationalisme arrêtait les élans des femmes ; le chevalier de Silferhielm, neveu de Swedenborg, qui fournit au Ph... Inc... le fond de son *Nouvel Homme*.

* * *

Parmi cette pléiade de Strasbourgeois, c'est Salzmann qui semble tenir le premier rang. Son aspect imposant, son calme, sa sérénité qui ne se démentirent jamais malgré tous les soucis d'une existence agitée, la pureté de sa doctrine, la sûreté de son jugement lui concilièrent l'estime et l'affection de ses contemporains.

Son mysticisme se rapproche beaucoup de celui de Thomas A. Kempis ; l'*Imitation* était d'ailleurs une de ses lectures favorites. Il attachait une grande importance à l'étude de l'Ecriture éclairée par les intuitions accordées à la prière : ces intuitions seraient dues à la descente du Saint-Esprit dans l'âme. Pour ma part, je ne regrette qu'une chose, c'est qu'un génie si pur ait consacré tant de veilles, de pages et de lettres à discu-

ter les questions de l'Apocalypse, du millénarisme et du règne de mille ans. Il tombe en général assez d'accord avec les disciples anglais de Boëhme : Pordage et Jeanne Leade ; mais il combat Jung-Stilling qui croit, lui, à une transformation lente de l'Univers. Mais la sincérité, la candeur, l'humilité de Salzmann lui concilient irrésistiblement les sympathies du lecteur. Ennemi du beau langage, il tire toute sa force de la profondeur de ses convictions et toute son éloquence du sentiment intime de l'amour divin.

« Les amis de Salzmann, dit Matter (1), se distinguaient ainsi : Saint-Martin fait voir ce que deviennent la théosophie et la mystique chrétienne sans l'étude de la Bible ; Jung-Stilling, avec l'étude de la Bible et peu de philosophie, Frédéric von Meyer avec beaucoup de philologie ; sans nul regard en arrière sur la spéculation rationnelle ; Salzmann, avec un extraordinaire respect pour la Bible, d'après les meilleures traductions, mais sans connaissances philosophiques ou philologiques supérieures. Salzmann était un chercheur intellectuel, fin, érudit ; il savait le grec et un peu l'hébreu, recherchait les meilleures traductions, connaissait la dogmatique et l'histoire de l'Eglise, s'appuyait sur le texte divin, mais il consultait volontiers et comparait avec une grande confiance les doctrines de ses auteurs préférés : Jacob Boëhme, Jean Engelbrecht, Œtinger, Bengel, etc., enfin Hahn, dont il laisse un Nouveau Testament couvert d'annotations et de commentaires. Il appréciait aussi les gloses allégoriques des Pères de l'Eglise : mais il rejetait tout ce qui ne se rattachait pas aux Saintes Ecritures ; il était tout à fait opposé aux Sciences occultes. Ainsi quand Mesmer, Puységur et Cagliostro furent reçus à Strasbourg au milieu d'un enthousiasme général il se tint à l'écart de tous les trois, ce qui est d'autant plus beau, qu'il était très intimement lié avec Saint-Martin, et qu'il était profondément convaincu de la pénétration du monde des esprits dans le nôtre, ainsi que de la communication entre les sphères... Par ses opinions mystico-théosophiques, il appartenait vraiment plus à l'Eglise universelle qu'à la sienne propre, dans les temples de laquelle on le voyait rarement ».

Dès 1785, Salzmann renonça à tous travaux maçonniques ; bien qu'il eût été l'éditeur de l'*Homme de Désir*, Saint-Martin, qu'il connut dès 1777, n'eut pas une influence déterminante sur sa pensée ; il n'acceptait pas non plus les théories magnético-mystiques du pasteur Oberlin, ni les théories alchimiques de M. Herbert, ni le spiritisme un peu matériel de Jung-Stilling : à mon avis, sa doctrine est une des plus pures que l'on puisse trouver et surtout des plus claires et des plus simples ; je me permettrai de recommander les fragments épistolaires qui suivent ; les explications que l'écrivain donne sur le somnambulisme, sur l'esprit de ce monde, sur la réintégration, sont bien plus claires que les théories de Boëhm sur le même sujet ; et elles sont tout aussi » centrales » que les pages touffues du *Signatura rerum* ou du Traité de la *Triple Vie de l'homme*.

Paris, 9 novembre 1903

SÉDIR

1. In *Real-Encycl, für Theologie und Kirche*, XIII, 337.

# LE PLAN ASTRAL

(*Suite*)

## SON ETNOGRAPHIE

### L'homme réintégré. L'Adepte

Les Messies, dont nous avons parlé dans notre précédent article, furent des adeptes, mais, en occultisme, on désigne plus communément, sous ce dernier vocable, les initiés, appartenant à notre humanité (et non à un genre planétaire d'un manvatara antérieur) qui sans toujours se mêler d'une façon patente à l'évolution des humanités terrestres ne contribuent pas moins occultement, dans la paix de la retraite, à diriger cette évolution.

Les adeptes connus sont Thot Hermes, Zoroastre, Manès et Moïse. Furent seulement des *maîtres* connus les Pytha-

gore, Platon, Apollonius de Thyane, Arnaud de Villeneuve, Paracelse, etc. Dans un prochain article, nous traiterons « des maîtres » ; occupons-nous aujourd'hui des adeptes. Qu'est-ce qu'un adepte ? L'occultisme occidental par un de ses maîtres : Stanislas de Guaita va nous répondre : « L'adepte est une puissance convertible, un lien conscient de la terre au ciel, un être qui peut à volonté rester sur terre, jouir de ses avantages et cueillir ses fruits ou monter au ciel, s'identifier à la Nature divine et boire à longs traits la céleste ambroisie. L'adeptat ou la condition d'adepte est un passe-port illimité pour l'infini qui implique un droit de réintégration *ad libitum*, dans l'Unité Divine. Aussi l'adepte prend-il dans l'Inde le nom de Yogi c'est-à-dire « une à Dieu ». Laissons le style éminemment poétique du brillant Kabaliste et étudions d'une manière plus serrée la nature de l'adepte.

Disons d'abord que tous les ésotérismes antiques ont formé et connu les adeptes. Le bouddhisme les appelle Krahats ou Krhats ; le brahmanisme, Mahatmas ou Rishis ou encore Yogis, l'occultisme perse et chaldéen, mages, l'occultisme hellène, hiérophantes ; epoptes ; l'occultisme occidental adeptes.

Celui qui « a posé le pied sur le quatrième sentier de la Sainteté », qui a atteint la perfection, celui-là est un Krhat, dit le disciple de Bouddha :

« Pour celui qui a atteint le sentier, est passé au delà des afflictions, qui s'est libéré lui-même sur tous les points, qui a rejeté loin de lui toute entrave, il n'y a plus de fièvre ni de douleur. Pour de tels hommes, il n'y a plus de naissance, ils jouissent du Nirvâna... Leur vieux Karma est usé, il ne s'en produit plus de nouveau. Leur cœur est libre et tout désir de vie matérielle est éteint en eux... Le moindre mouvement intérieur pouvant former une affinité avec la terre ne saurait plus exister... Les Sages ! Ils se sont éteints comme s'éteint la lampe ! »

Et le Baghavat-Pourana : « Brahma, l'Univers, l'Etat radiant, la Science, l'abstraction la plus parfaite de l'esprit uni à toute chose, c'est là ce qu'on désigne sous le nom de voie des arcanes, voie des connaissances suprêmes. Après plusieurs renaissances successives, l'homme qui se sacrifie à lui-même et qui parvient à commander à ses passions ne revient plus en ce monde... »

L'adepte, en occultisme, est donc un initié qui, après avoir accompli un long et difficile apprentissage spirituel et occulte et après avoir passé par les épreuves les plus sévères, les plus terribles, a développé les six facultés (1) supernaturelles dont les sutras hindous font constamment mention et qui, grâce à ces facultés, possède des pouvoirs divins.

Est-il nécessaire pour être un adepte d'avoir été initié ? Sans nul doute, car l'initiation seul peut conduire à l'acquisition raisonnée des pouvoirs de l'adepte, de ses facultés en *mode actif*. Dans l'Inde, l'étudiant pour l'adepte s'appelle Chela et son éducation Chelant.

Le Chela est donc une personne qui s'est offerte comme élevé à un maître initié (guru) pour apprendre de lui les *mystères de la Nature* et développer les pouvoirs psychiques latents dans l'homme, dans ses cinquième et sixième principes.

Nous reviendrons, dans un autre article quand nous aurons parlé des adeptes et des maîtres, sur cet ascèse que l'on appelle Yoga dans l'Inde.

Les pouvoirs et facultés de l'adepte sont à peu de chose près de ceux des Messies. La seule différence entr'eux c'est que les Messies appartiennent à une humanité antérieure à la nôtre tandis que les adeptes appartiennent à l'humanité de notre manvatara.

Dans l'Inde, selon l'idée populaire, l'Arhat, Mahatma ou Yogi est un saint qui attend sa récompense, récompense en accord avec les désirs et besoins de la foule, c'est-à-dire un faiseur de miracles opérant au moyen d'agents surnaturels. En réalité l'adepte est le gardien, longtemps éprouvé et jugé, des lois providentielles présidant à l'évolution de l'hu-

1. Dans notre prochain article nous parlerons de ses six facultés.

manité planétaire à laquelle il appartient, il est le dépositaire de la plus haute et la plus profonde philosophie ; c'est en même temps l'étudiant d'une science naturelle embrassant la partie la plus avancée, la plus sublime des connaissances humaines, philosophie et science qui ne s'arrêtent pas aux mystères de l'Esprit mais qui comprennent aussi la constitution physique et occulte du globe. L'initié en possession de l'adeptat connaît donc les secrets les plus profonds de la nature et de l'homme car il peut pénétrer jusqu'au *plan des Causes*, jusqu'à l'essence même de la Nature Eternelle.

Il peut communiquer même avec l'Esprit pur qui le ravit au ciel ineffable des archetypes divins. Dans ce cas il y a transfusion de Divinité pensée qui se fait humanité pensante en son intelligence, par l'effet d'une alchimie intime, d'une transmutation formidable et inexpliquée.

Les adeptes vivent aujourd'hui isolément ou réunis en fraternité. Rien ne distingue les adeptes isolés, habitant principalement l'Europe, aux yeux du vulgaire; car ils semblent vivre de la vie commune à tous les hommes, cachant, le plus souvent, les dons merveilleux qu'ils ont acquis; mais qu'on ne s'y trompe point, ils accomplissaient cependant une tâche occulte spéciale, utile à l'humanité dans ses détails, tandis que les fraternités d'adeptes règlent plutôt d'une manière générale l'évolution de l'humanité terrestre.

« L'Adeptat, nous dit le Bouddhisme ésotérique, à l'apparition de Çakya Mouni le Bouddha, n'était pas l'association hiérarchique compacte condensée qu'elle est devenue depuis par le fait de son influence. Il n'y a jamais eu un âge du monde qui soit sans adeptes, mais ils se trouvaient répandus à travers l'humanité, ou se tenaient en petits groupes isolés, un jour sur le mont de telle contrée, un autre jour sur le mont de telle autre.

Quoi qu'il en soit Bouddha remit aux adeptes du Thibet la gestion occulte de l'humanité terrestre ».

De temps immémorial, il existe au Thibet une région secrète qui, jusqu'à ce jour, a été complètement inconnue et jamais approchée par aucun autre que par un initié.

Cette région inaccessible aux gens du pays comme à tous autres est la demeure des adeptes réunis en congrégation.

Cette contrée n'était pas au temps de Bouddha, ce qu'elle est devenue depuis : le lieu particulièrement choisi pour l'habitation de la grande fraternité.

Les Mahatmas étaient alors beaucoup plus répandus à travers le monde et les progrès de la civilisation au XIVe siècle amenant la redécouverte du magnétisme (1) qu'ils trouvent si néfaste dans son application mauvaise souvent irréfléchie, donnèrent lieu, de la part des initiés qui précédemment avaient quitté l'association pour s'infiltrer en Europe, surtout en Allemagne et en France, à un mouvement de retour vers les grandes solitudes du Thibet.

Y sont-ils encore ? Rien ne nous permet d'en douter, et nous connaissons un initié habitant actuellement l'Inde qui nous a affirmé le fait.

(*A Suivre*) Léon Combes

---

Errata du dernier article

P. 88. C. 7. dernière ligne. *Génie planétaire* au lieu de genre planétaire.
P. 88. C. 11, ligne 24. *Prakriti* au lieu de Prakrite.
P. 88. C. 11, ligne 48. *Etoiles* au lieu de cloches.
P. 89. C. 1, 4e av. dernière ligne. *Nahash* au lieu de Nahasls.
P. 89. C. 11, ligne 19. *Lignes* au lieu de légions.

---

# LA VIERGE NOIRE

Vers la fin d'une tiède journée d'avril, je gravissais allègrement la colline qui forme à la riante petite ville de Lormont comme un gigantesque rempart de verdure et la met à l'abri des vents du nord.

Au-dessus de l'étroit sentier où j'avais

1. L'école de Durville est venue corriger, heureusement, cet état de chose, enrayer le mal ; la mission de M. Durville vient donc d'un plan supérieur.

engagé mes pas, les chênes séculaires mariaient leurs branches couvertes de feuilles naissantes, et la brise les caressant au passage mettait dans l'air comme des baisers et des frou-frou d'étoffes.

Un bruit de pas précipités me fit retourner la tête ; je reconnus, non sans étonnement de le voir en ce lieu, un bon vieil ami, le père Colnet, qui malgré ses soixante-dix-huit ans n'avait pas craint, pour me rejoindre, d'affronter les fatigues d'une ascension. Comme le brave homme n'en pouvait plus, renonçant à continuer ma promenade, je le priai de s'asseoir sur le revers du sentier ; je m'assis moi-même à ses côtés lui promettant d'écouter avec beaucoup de plaisir l'histoire qu'il avait sans doute l'intention de me narrer.

Le père Colnet avait la manie de raconter des histoires ; cela était devenu chez lui presque une passion. Quand vinrent ses derniers moments, le prêtre qui l'assista dut écouter les aventures de la belle Michon et du cousin Joseph ; la mort mit fin au récit, et le bon curé, qui y avait pris goût, dut s'en retourner sans avoir d'autre fin que celle du conteur.

Heureusement pour ses auditeurs M. Colnet n'était pas du Midi ; ses histoires étaient vraies, on les sentait vécues ; il vous les contait simplement, avec une grande facilité d'élocution, un accent très pur, une voix très douce, qui vous faisait prendre votre mal en patience.

Ce jour-là, je lui demandai la *Vierge noire*. Mon choix parut lui être agréable. Il bourra sa pipe, l'alluma, en tira quelques bouffées, et commença ainsi :

Je lui dois plus qu'une chandelle à la Sainte-Vierge, mais un beau gros cierge bien lourd, bien massif, en belle et bonne cire ; cependant, voilà, on est rempli de bonnes intentions et on ne les exécute jamais ; on a toujours quelque bâton dans les jambes au moment où l'on veut marcher. Enfin ce sera pour un de ces jours, probablement... on verra...

Bref, c'était en 1830, M. de Villèle, qui favorisait la politique ultra-royaliste de Charles X, avait fait voter, entre autres lois, la loi du sacrilège qui punissait de mort le vol dans une église.

Or, une église venait d'être dévalisée, et la présence des auteurs de ce crime était signalée entre Biganos et Lanton.

Justement, à cette époque, je cheminai dans les mêmes parages, obligé de fournir une longue traite à pied dans la forêt pour me trouver à Lanton au petit jour.

Il était minuit : il faisait noir comme dans un four ; je savais les chemins peu sûrs, et malgré mon bon gourdin je n'en menai pas large.

Tout à coup, à un brusque détour du sentier, je me trouvai en face de quatre grandes ombres qui aussitôt m'entourèrent, et, à la faible lueur de la lanterne que l'une d'elles avait en main, je vis reluire à la hauteur de ma poitrine le canon d'un pistolet.

— Si tu cries, tu es mort, me dit l'ombre qui paraissait commander aux autres, si tu nous rends service, il ne te sera fait aucun mal. D'abord réponds-nous franchement : connais-tu le pays ?

— Oui Monsieur, fis-je, plus mort que vif.

— En ce cas, tu dois savoir à quelle heure le chenal d'Audenge est navigable.

— Pas avant 4 heures du matin, à cause de la marée.

— C'est bien. Conduis-nous à l'embouchure du chenal. Si tu as deviné qui nous sommes, tu dois comprendre que nous ne plaisantons pas. Prends ce sac, marche devant, surtout pas de trahison, ou gare à toi ! et une seconde fois la flamme tremblotante mit un reflet doré sur le canon de l'arme menaçante.

Pensant avoir affaire à des contrebandiers, je dois avouer que j'eus peur ; je chargeai le sac sur mes épales et, faisant demi tour, je m'enfonçai dans l'épaisseur du bois.

Les quatre ombres me suivaient en silence ; toutes portaient un sac semblable au mien ; on n'entendait que le craquement des branches mortes que nous foulions sous nos pas, et par instants, dans le lointain, le hurlement des loups.

Après une heure de marche nous

quittions le bois et nous nous trouvions sur un terrain découvert qu'entouraient quelques maisons basses, trappues, ratatinées, que dominait de toute sa hauteur le clocher de l'église, dont la masse noire baignait dans l'azur sombre du firmament étoilé. C'était Audenge. L'endroit était dangereux ; nous étions à découvert ; il nous fallait cependant traverser le village pour arriver à l'embouchure du chenal.

En ma qualité de complice, quoique involontaire, j'avais pris mon rôle au sérieux ; aussi, après avoir sondé du regard tous les angles d'ombre, je me hasardai timidement, faisant signe à mes compagnons de me suivre.

Nous avions dépassé les dernières chaumières, et déjà nous pouvions apercevoir le bassin d'Arcachon, qui s'étendait devant nous comme une coulée liquide de métal bruni, lorsque, soudain, un coup de sifflet retentit ; en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, des douaniers surgissent, des carabines s'abaissent ; comme un tonnerre éloigné, on entend le galop de plusieurs chevaux : ce sont les gendarmes qui arrivent.

Sans m'occuper davantage de mes compagnons, je saute dans le lit du chenal que nous venions de longer, je le traverse poursuivi par les gendarmes, dont les chevaux enfoncent leurs pattes dans le sable mouvant, ce qui me donne de l'avance ; j'évite le château de Certes, je pénètre sous les pins et au bout de trois quarts d'heure de course folle, me sentant égaré, je m'arrête, respirant bruyamment et à pleins poumons l'air balsamique de la forêt. Je me croyais hors d'atteinte, quand un bruit de branches cassées m'apprend que je suis encore poursuivi. Je reprends ma course, mais j'avance avec difficulté : le bois devient plus épais ; le houx m'ensanglante les jambes et les branches me cinglent le visage, tandis qu'à plusieurs reprises une voix impérieuse me crie : « Arrêtez-vous ou je fais feu » !

Je vous assure, mon cher Monsieur, qu'il aurait pu crier longtemps, le gendarme, ses menaces me faisaient le même effet qu'un coup de chapeau sur le derrière d'un âne

Enfin, tant bien que mal, je cours ; mais haletant, exténué, je vais être pris lorsque je bute contre un obstacle qui cède sous le choc ; c'était une porte entr'ouverte ; je pénètre dans une pièce faiblement éclairée par une petite torche de résine qui se consume lentement dans sa douille de cuivre. Je referme la porte et j'en pousse le verrou.

Les gendarmes ont perdu ma piste ; je les entends passer, et leurs voix se perdent dans la nuit.

Je jette autour de moi un rapide regard : Une chaise — sur laquelle je m'affaisse — une table, une étagère supportant quelques pots, un lit, une grande cheminée et, sur le rebord de son manteau, placée là comme gardienne de l'humble foyer, une assez grande statuette de la Vierge, entièrement peinte en noir.

L'hôte est absent et va rentrer ; la chandelle allumée me le donne à comprendre. Que lui dirai-je ? bah ! je suis un honnête garçon ; réflexion faite, je trouve que j'ai été bien sot de fuir : je n'avais qu'à me laisser prendre ; j'aurais expliqué la chose, on m'aurait relâché aussitôt. En fuyant je me suis compromis, c'est idiot !

En monologuant ainsi je m'étais débarrassé du sac que je n'avais pas lâché je ne sais trop pourquoi ; je l'avais posé sur la table, et, excité par un sentiment de curiosité bien légitime, je commençai à en examiner le contenu.

J'en tire d'abord des serviettes, des broderies, des surplis que, dans ma naïveté, je prends pour des chemises de femmes... Soudain, la lumière se fait en mon esprit ; un ciboire et un calice d'or viennent de rouler sur le sol... Ce n'est pas à des contrebandiers que j'ai eu affaire, mais aux dévaliseurs d'églises dont la présence est signalée dans le pays.

(*A suivre.*) GASTON BOURGEAT

---

## BIBLIOGRAPHIE

H. Durville. **Le fantôme des vivants**. Un vol. de 360 pages, figures et portraits, reliure souple. Prix franco, 5 fr. 50.

*Le Fantôme des Vivants*, comprend deux divisions : *Partie historique. Partie expérimentale.* La première, pleine d'érudition, montre que dans tous les temps, chez tous les peuples et dans toutes les classes de la Société, depuis les mystiques religieux jusqu'aux sorciers, y compris les médiums, les somnambules, les sensitifs, certains individus ont parfois été vus en deux endroits à la fois. Dans la seconde l'auteur expose ses propres observations. Il dédouble le corps humain vivant, et étudie, d'une part, le corps visible ; d'autre part, le double invisible, qui constitue le *Fantôme*. Après avoir présenté ses principaux sujets d'expérimentation, il donne des généralités fort surprenantes sur le Fantôme, démontre que celui-ci est une réalité objective, palpable, et qu'on peut le photographier. On en voit des exemples remarquables. Il étudie ensuite nos sensations et prouve de la façon la plus évidente que le corps dédoublé n'est plus le siège d'aucune activité, et que toutes les facultés de l'Ame résident dans le *Fantôme*, qui perçoit toutes les impressions. Il montre ensuite que celui-ci peut exercer des actions mécaniques sur les objets matériels comme sur les personnes présentes, qu'il peut se transporter et même agir fort loin du corps dédoublé. Récapitulant ses observations et ses remarques, l'auteur affirme que le *Fantôme* se dédouble lui-même et que ses parties dédoublées constituent, ainsi que le corps visible, autant d'instruments que la nature met à la disposition de l'Ame pour s'exprimer sur les divers milieux qu'elle traverse pendant le cours de la longue évolution. Il conclut enfin que le *Dédoublement du Corps humain* est un fait indiscutable, qui nous fait entrevoir l'Immortalité.

Gabriel Delanne. **Apparitions matérialisées des vivants et des morts**. Tome I. *Les fantômes de Vivants*. Paris, 1909. Un vol. in-8. Prix 6 fr. 50 franco.

## Société des Sciences anciennes

*8, rue Sédillot. — Paris (VIIe)*

### EXPOSÉ

La Société des Sciences Anciennes a été fondée dans le but d'étudier, d'une façon rationnelle et méthodique, les conceptions philosophiques et scientifiques du moyen âge et de l'antiquité.

Ses membres, pénétrés de l'esprit de la science contemporaine et s'inspirant des méthodes et des procédés modernes, pensent qu'il est d'une incontestable utilité pour le progrès général de connaître les sciences oubliées, négligées ou dédaignées jusqu'ici. Ils se proposent donc de soumettre ces dernières à une revision méthodique et critique, de dégager les vérités qu'elles peuvent contenir, d'élucider leurs principes et leurs doctrines, de faire connaître leurs méthodes, de chercher les clefs qui permettent de dévoiler les sens cachés de leurs symboles, de les adapter à nos modes actuels, de penser et de s'expliquer, en un mot, de les faire entrer dans le domaine de la science moderne.

La Société des Sciences Anciennes encourage, par tous les moyens possibles, les travaux qui ont ce but pour objet — tels que la traduction et la publication de vieux textes, les commentaires interprétatifs des mythes et des fables, l'explication du langage allégorique employé par les hermétistes et les alchimistes, les calculs, les observations et les expériences qui tendent à vérifier les antiques doctrines, à en déduire les conséquences et à en tirer tous les développements qu'elles comportent.

La Société considère les enseignements des sciences anciennes uniquement comme des hypothèses à vérifier, quelques certaines que celles-ci puissent paraître *a priori*. Elle ne s'inféode à aucun système, à aucune théorie, à aucune doctrine. Elle laisse cependant ses membres libres de défendre et de propager par ailleurs leurs points de vue personnels.

Elle admet dans ses rangs toute personne dont les recherches ou les écrits tendent au même but ou qui, d'une manière quelconque, s'intéresse au progrès scientifique général.

Pour faire partie de la Société, il faut être présenté par deux parrains choisis parmi ses membres. La cotisation est fixée à 10 francs par an

Tout sociétaire a le droit de s'inscrire à trois sections de la Société sans augmentation de cotisation, de participer aux travaux en envoyant des communications, de recevoir le bulletin et d'assister aux réunions et aux séances générales.

## NOUVEAU JOURNAL

En octobre prochain paraîtra, sous la direction de M. El. Stowe, une nouvelle revue d'occultisme.

Le but de cette publication se résume en deux mots : vérité, utilité.

Affranchie de tout esprit d'école, dégagée de toute préoccupation mercantile, libérée de toute pression dogmatique, créée dans l'unique désir de soumettre l'occultisme à l'analyse et à l'expérimentation scientifiques en restant accessible à toutes les intelligences, cette revue comblera un vide dans la presse occultiste.

Beaucoup de chercheurs restent ignorés et le fruit de leurs travaux est perdu pour la collectivité parce qu'ils n'appartiennent pas à telle chapelle ou que leurs idées vont à l'encontre du monopole de l'occultisme que s'attribuent certains organes et certaines personnalités. La nouvelle revue, par son éclectisme, leur sera largement ouverte.

Une étude documentée sur le trafic moderne de la sorcellerie dévoilera des dessous intéressants et très suggestifs.

De plus, chaque numéro contiendra un bon, réservé aux abonnés, donnant droit à une consultation GRATUITE : graphologie, astrologie, physionomie, etc. C'est là une innovation — jusqu'ici tous les journaux, exigent une rémunération élevée — qui remboursera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

L'abonnement, 5 francs par an, ne sera perçu qu'après l'envoi du premier numéro. Se faire inscrire dès maintenant ou demander une notice plus détaillée à M. El. Stowe, 86, rue Monge, Paris (Ve).

*Le Gérant*, P. CHACORNAC.

Imprimerie H. JOUVE, 15, rue Racine, Paris.